

Fiction & Cie



Julien Péluchon
POP ET KOK

roman

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Ce livre est édité par Olivier Rolin

ISBN 978-2-02-107565-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

PREMIÈRE PARTIE

Lueurs

Pop aimait contempler Rouen et ses lumières, les rives de la Seine, la ruine de la raffinerie, la ruine des cinémas, la ruine des anciens docks où s'étaient accumulées les carcasses de camions, de containers, les palplanches éparpillées, les vieilles grues abattues qui, parfois, lors de fortes pluies, de tempêtes, de nuits de gel, s'effondrant encore, tombant plus bas sous l'effet de la rouille et en monceaux grinçants, partaient rejoindre les épaves de péniches, d'automobiles, de bicyclettes, d'objets divers gisant là et les squelettes de leurs propriétaires embourbés en pièces détachées dans le limon du fleuve. Les soirs d'été, plus il faisait chaud, plus tout recevait l'éclat louche d'un halo vert et brumeux, que perçait, comme un doigt courbe, la flèche tordue de la cathédrale. Au nord, d'est en ouest, les beaux quartiers éclairés à l'électricité surplombaient la vallée, eux-mêmes dominés par les pharaoniques immeubles des plateaux, autrefois blancs ou jaunes, aujourd'hui verts et noirs, qui surgissaient au

milieu de champs de cailloux et d'herbe grise. Souvent, la nuit, des incendies partaient là-haut, du fait de la forte densité d'une population abondamment alcoolisée qui s'éclairait au feu et se zombifiait à toute vitesse. Au sud dans la vallée, une nappe de gaz rampait, vert luciole, sur les fantômes des anciens quartiers ouvriers où Kok, l'ami de Pop, avait passé son enfance avant le Souffle. Ils n'étaient plus aujourd'hui que champs de gravats et de crevasses qui s'étaient emplis de rats, de pigeons, de ronces colossales, de plants de jusquiame touffus et puants qui s'érigeaient en panaches à la crête des ordures.

Kok y était entré, une fois, dans l'idée de retrouver sa maison d'enfance. Il avait tout d'abord senti une odeur de fer qui planait sur les ruines, puis un papillon bleu était apparu, virevoltant devant lui parmi les plastiques volants, avant de tomber, subitement mort, comme une feuille en automne. Il avait senti ses jambes vaciller, une nausée, puis rebroussé chemin.

Le nuage qui enveloppait la ville et la faisait ressembler, comme Kok l'avait dit un jour à Pop, à une « tarte aux pommes brûlée sortie du four en catastrophe » était apparu après le grand incendie de la zone industrielle, sous les bombardements qui avaient précédé le Souffle terrible. Depuis, il n'avait pas bougé. Balayé par grand vent, il revenait toujours, d'une autre partie de ce vieux ciel malade. La fabrique d'engrais, dans la banlieue sud, avait explosé en une flamme bleu, vert et rouge, immense, plus haute que la flèche alors indemne de

la cathédrale, suivie de l'ancienne raffinerie, puis, en plein cœur de la tourmente, un sublime éclair bleu avait jailli vers le ciel. Ciel et Terre avaient tremblé. La pluie était tombée, une pluie mauve qui avait tout couvert d'une suie morose. On eût cru l'Apocalypse parée des couleurs de l'arc-en-ciel, et la ville, flambant, grésillant, pétaradant ainsi chamarrée, s'était changée en une symphonie de hurlements, de tonnerre, de râles, avant un long silence ponctué d'escarbilles et de caverneux sanglots. Cent mille cadavres frais fumant sous la pluie mauve et ferreuse, et l'éclosion du phénomène zombie. Et pas seulement ici. Sur tout le territoire, dans le monde entier, sauf quelques îlots pleins d'espoir, çà et là dans les océans, en Afrique, dans certaines parties d'Asie... Là où le Souffle n'était, paraît-il, pas venu.

À l'époque, Pop avait à peine un an, Kok en avait douze. Kok, ses parents et sa sœur en fuite avaient été rattrapés par le Souffle. Ils avaient quitté la ville à bord d'une vieille Renault et tenté d'aller vers le sud, pour rejoindre une grand-mère qu'ils avaient près de Montpellier et dont ils ignoraient encore qu'elle venait de partir en cendres. Ils avaient échappé au Souffle à Rouen. Au niveau d'Orléans, Kok avait regardé à l'arrière de la voiture et l'avait vu, comme peu de gens restés en vie avaient pu le voir. Le Souffle ressemblait à une chevauchée sauvage, une chevauchée de l'enfer. Un nuage bleu roi, onctueusement ourlé, rampait à toute vitesse

sur la plate campagne, dans un faible ronronnement de chat. Il s'était abattu sur la voiture et l'avait dépassée sans heurt. Son père avait dit : « Eh ben, ce n'est que ça ! Un gros nuage de poussière bleue. C'était beau, les enfants, vous ne trouvez pas ? » Mais déjà sa mère pleurait, et ça les avait fait pleurer aussi, lui et sa petite sœur Bernadette. Ils pleuraient parce que papa, alors qu'il parlait, minimisant l'effet de ce souffle qu'à la radio on avait qualifié de terrible, papa, au volant, minimisant ce souffle avec désinvolture en ajoutant même un commentaire esthétique, fumait jaune de la tête, d'une fumée qui sentait l'œuf, et perdait ses cheveux à vue d'œil. Maman fumait jaune et sentait l'œuf elle aussi, et à la différence de papa s'en était rendu compte tout de suite en se mirant dans la glace du pare-soleil. Bernadette aussi fumait. Elle affichait une perplexité bizarre en se regardant dans le rétroviseur, tandis que Kok assistait effaré à l'enfumage de toute la famille, alors que lui restait indemne. Maman avait hurlé. Papa avait arrêté la voiture ; ils s'étaient mis à paniquer, à courir à travers champs chacun dans son coin en gesticulant, puis étaient tous allés mourir non loin.

Il avait trouvé monstrueuse la façon dont la mort s'était invitée subitement, pour briser si aisément un lien qu'il avait imaginé jusqu'alors sans fin. Il avait ressenti une grande douleur au crâne, puis s'était évanoui dans l'herbe au bord de la route.

Vingt ans après, quelques survivants tentaient encore de reconstruire un semblant de civilisation. La torpeur, cependant, depuis ce jour terrible, n'avait pu quitter les esprits. Certains s'étaient mystérieusement changés en zombies loqueteux, d'autres étaient devenus des barbares stupides et pleins de fiel. Peu à peu, des centaines de milliers de zombies et un nombre au moins égal de barbares avaient envahi la terre. Au milieu, cette poignée de braves dont faisaient partie Pop et Kok, qui s'étaient remis au travail et souhaitaient vivre en paix.

Le Souffle avait arraché jeune Kok, comme beaucoup d'hommes, à ses illusions. Quelque lueur en était néanmoins restée. Elle l'avait aidé à ne pas devenir zombie ni barbare, à vivre sans souhaiter la mort et même en la fuyant, en ces temps de ténèbres. C'est vingt ans après le Souffle que Pop fit sa connaissance.

19 juin 2185

Comment réussir sa vie après la fin du monde ? Pour dix sous et trois deniers, je suis allé consulter un chamane de la rue Cauchoise à Rouen, à qui j'ai posé la question. Il ne savait pas répondre et a commencé à m'enfumer d'hypothèses, et de fil en aiguille s'est mis à m'interroger, sur moi, sur ma vie et ma façon de la percevoir, sur mon passé aussi... J'ignore pourquoi, mais ça m'a remué, peut-être était-ce ça, d'ailleurs, que je cherchais en allant consulter... J'étais mal. À la fin de la séance, il m'a recommandé de coucher mes pensées, mes actes, mes calculs, tout ce qui me passe par la tête, sur du papier, du tissu, ou de le graver, même, dans la pierre, au cas où j'aurais ce talent. Je ne vais pas bien. Peut-être ainsi me porterai-je mieux.

Ce matin, dans les décombres d'une très vieille bâtisse de la rue Jeanne-d'Arc, j'ai, après une semaine de recherche, enfin trouvé de quoi m'y mettre. Ce cahier rouge sur lequel j'écris maintenant était par terre sous

un tiroir retourné, intact, au milieu d'ossements d'un employé de la Poste. C'est un très bel objet, délicat. Il n'était pas tout à fait vierge. Sur la première page était simplement écrit :

Le ciel est bleu, ce qui n'aurait rien d'inquiétant si les nuages ne l'étaient également.

Visiblement, l'auteur de cette phrase – peut-être l'employé de la Poste – a été interrompu par quelque événement. Il s'agit à coup sûr du Souffle terrible, dont on sait qu'il charria jadis d'immenses nuages bleus porteurs de mort.

À côté du cahier, il y avait de vieux stylographes encore en état.

Rouen, c'est vrai, brille par les beaux restes de sa culture, mais de jour en jour je la découvre aussi de plus en plus sauvage. Les rues sont infestées de zombaille et de barbares. Bien sûr, ce n'est rien en comparaison de Paris la grande. Je suis déjà allé à Paris. Une fois, quand j'étais petit. Moi et mes parents, Daniela et Gaspard Ramírez, faisons partie d'une tribu, comme cela se fait couramment depuis quelques années. Nous étions une trentaine. En une semaine, la moitié de la tribu était massacrée, ce qui a forcé le retour des Ramírez, foyer nucléaire, à Rouen. Cette expérience, m'a dit le chamane, a été traumatisante et pourrait être la cause de

mes accès de mal-être... Enfin, lui parle d'un mal-être constant, mais je ne crois pas qu'il faille aller jusque-là. Non pas que mon chamane soit un roublard malintentionné, mais je suppose que, comme chacun de nous, il lui arrive de penser aussi au pot-au-feu qu'il pourra, ou pas, s'octroyer à la fin du mois.

Bref, malgré son côté malfamé, Rouen reste relativement éveillée. Il est à noter que nombre de tribus dans la ville rassemblent des adorateurs de Verge dorée, le dieu du Souffle. On les reconnaît aisément à la teinture à base de quercitron dont ils s'enduisent le dessous de la ceinture. Je ne m'estime pas assez naïf pour croire en Verge dorée, et il est vrai que les aurivergistes, comme on appelle ces croyants, qui se soutiennent entre eux, se montrent généralement distants avec les mécréants comme moi. Cependant il faut reconnaître que ces tribus tirent de la foi un optimisme, un esprit de groupe et une discipline qui, en ces temps de ténèbres, leur permettent de bâtir de grandes et belles œuvres.

J'ai beau me persuader qu'il faudrait croire, afin d'appartenir à ce club de la réussite, je n'y arrive pas. La foi ne se commande pas. D'autant moins quand on sait comment est né le mythe de Verge dorée. Je crois le savoir. Selon Kok, il existait autrefois un acteur de films pornographiques nommé, ou plutôt surnommé, «Tige d'Or», pour le bénéfice que lui et son engin pouvaient apporter à une production. Mon ami affirme avoir vu sa photo en couverture d'un magazine, montrant l'artiste

en plein travail, maquillé d'or de la tête aux pieds et coiffé d'une couronne de laurier. Kok jure même se rappeler le titre de l'article dont il était question : « *La statua vivente di Eliogabalo* : le Grand Éveil de Tige d'Or ». Sans toutefois rien connaître au cheminement qui aura pu changer un vulgaire acteur au sexe certes démesuré en divinité, il pense que Tige d'Or est, certainement à son insu, à l'origine de cette religion toute neuve, parce qui ressemblerait ou à un malentendu ou à une farce. Je suis du même avis, même si rien ne le prouve.

Il demeure que les aurivergistes vont dans le bon sens. Ils construisent eux-mêmes leurs maisons, de belles bâtisses en pierre, en brique, en billes de bois, bref, en matériaux nobles et solides, excellent non seulement dans le savoir grâce à leurs écoles, aux bibliothèques qu'ils reconstituent, mais aussi dans le commerce et l'agriculture. Ils sont sans conteste les grands civilisateurs de notre temps, et c'est sans doute ici, à Rouen, là où on les compte en plus grand nombre dans la région, que s'installe aujourd'hui le berceau de la nouvelle civilisation française. Comme aurait dit ma défunte grand-mère, massacrée par les loups des barrières de Paris lors de je ne sais quel tumultueux exode de ma pauvre famille, c'est embêtant, mais c'est comme ça.

Gestion du zombie au quotidien

À l'été 2185, Kok, ayant passé dix ans à exercer le métier de pousse-pousse indépendant dans la ville de Rouen, créa la Compagnie des pousse-pousse de Seine-Maritime, abrégée CPPSM, et commença à diriger une équipe d'une vingtaine de salariés pousse-pousse. Au moment où Pop le rencontra dans le cabanon de tôle qui servait de salle d'attente à la chambre de commerce, celle-ci construite en brique et conçue par la communauté aurivergiste de Seine-Maritime, il venait d'engager une secrétaire, Élise. Ancien timide, maladroit avec les femmes, mais nouvellement enorgueilli par la réussite, il ne tarderait pas à la séduire et à partager avec elle une jolie maison sur les hauteurs, elle aussi de conception aurivergiste, de même que la plupart des bâtiments modernes de bonne facture.

De son côté, conformément à son ambition, Pop avait ouvert un café-concert en bord de Seine. Le public venait surtout pour les boissons qu'on y servait, à base d'alcool

de patate à trois deniers la timbale, et pour la jusquiame, une plante aux vertus hallucinogènes poussant sur les ruines, c'est-à-dire partout, un denier la cigarette pré-roulée. Pour calmer les instincts belliqueux de certains consommateurs dont les bagarres parfois causaient des dégâts dans son établissement, il organisa des tournois de lutte le vendredi soir. Le ring était en plein air, au bord de l'eau. Kok prenait les paris et Pop s'occupait du bar, aidé par Élise. Ainsi, les brutes s'affrontaient en culotte à la lueur des flambeaux dans une atmosphère certes virile, mais sans plus de débordements.

En grande part grâce aux paris, Pop et Kok commençaient à bien vivre. Ils se retrouvaient le dimanche midi sur un terrain vague, autour d'un barbecue, et discutaient passionnément d'un avenir doré. Ils avaient l'allure de jeunes hommes heureux, sains et bien nourris. Ils imaginaient des projets communs et, dans leur esprit, l'avenir ronronnait sur des coussins de soie. Ils eussent pu être artistes ou poètes, ils étaient entrepreneurs et se considéraient, sans doute avec infiniment de prétention, comme la nouvelle génération qui allait redonner au pays le sens du progrès et de la civilisation, sans avoir besoin d'en appeler à la religion idiote d'un dieu qu'ils tenaient pour grotesque. Ils étaient des entrepreneurs laïques, et ce sentiment d'appartenance commençait à les lier d'une façon fraternelle.

Le temps passait. Ils étaient amis, chacun allait son chemin. Kok, compte tenu de tout l'argent qu'il gagnait, et comme il lui restait de son éducation un sentiment charitable, désirait accomplir de bonnes actions. Il se mit à parrainer l'un de ces innombrables zombies qu'on enfermait dans des centrales, en déposant sur le compte de la trésorerie deux sous par mois pour son bain hebdomadaire et en lui apportant régulièrement de la nourriture ainsi qu'un peu d'affection. Un reste de pain, des fruits secs, une caresse sur la joue et une claque dans le dos.

Les centrales étaient un moyen de stocker les zombies errants dont les autorités, entité vague composée de représentants des principales tribus et de seigneurs auto-proclamés, ne savaient que faire, à la ville comme à la campagne. Depuis peu, un ingénieur quincailleur auri-vergiste avait découvert qu'en l'attachant à un fauteuil muni d'un pédalier relié à une pile dynamoélectrique, et à condition d'être correctement nourri, le zombie pouvait fournir de l'électricité. Jour et nuit, la créature pédalait sans montrer le moindre signe de fatigue ou de lassitude. Le calcul était simple : les trente mille zombies de la centrale bien calés sur leur selle équivalaient potentiellement à un bon millier de foyers rouennais qui pourraient bientôt bénéficier d'un éclairage électrique permanent, à raison de trois ampoules de cent watts par foyer. Ainsi, Richard, le filleul de Kok, comme les autres, assurait sa part de production d'énergie, ne

s'arrêtant que le temps des visites et pour la promenade du soir, privilège des seuls individus parrainés.

Le filleul n'avait pas été choisi au hasard. En consultant le trombinoscope de la centrale, Kok avait reconnu en Richard un ancien ami de son père. Un professeur de lettres qui, selon le souvenir qu'il en gardait, avait été quelqu'un de drôle et de gentil, amateur d'apéritifs et de rigolade. Désormais, du vieux professeur bonhomme, ne restait plus que le costume : la veste en tweed, cependant élimée, le pantalon marron, certes troué, déchiré, et la cravate et la chemise, usées par une perpétuelle coulée de bave acide ; la peau était verdâtre, suintante et verruqueuse ; les lèvres, qui ne servaient plus au langage, étaient de petits boudins secs et violacés à l'utilité devenue incertaine ; les mains, atrophiées, gondolées, boursoufflées, exsangues, évoquaient la racine du gingembre. Il était un zombie parmi d'autres.

*

Un drame allait donner une autre orientation à la vie de Pop. Deux ans après l'ouverture du café-concert, en rendant visite à ses parents, il tomba sur une scène abominable. Le container aménagé où ils vivaient était dévasté et empestait le cadavre. Le scottish Jacky, sous la forme d'un écorché rosâtre et marronnasse, était pendu par le gros intestin à un coin du plafond comme un mobile. Accrochés aux cloisons, alternaient toujours les vieux

fusils de collection de son père Gaspard et les toiles peintes par sa mère Daniela. Des paysages du Portugal d'avant le Souffle reproduits d'après de maigres souvenirs, des nus (qui d'ailleurs lui évoquaient des zombies) et des portraits d'elle et de papa avant et après le Souffle. Le salon était jonché d'une multitude de fleurs séchées éparpillées, de plantes mortes, palmiers, ficus, yuccas et rhododendrons, affaissées dans leurs pots, dont l'abondance et la disposition, la chamarrure si chaotique mêlée à la vision du chien et à l'odeur de charogne firent vomir Pop dès son entrée. Il entendit ensuite des geignements caractéristiques et, quand il poussa la porte de la chambre, découvrit papa qui avançait en se cognant à la fenêtre, une hache plantée dans le dos, et maman à quatre pattes sur le lit, dans un peignoir brodé d'hortensias, un trou dans le front. C'étaient des zombies. Il dut les porter à la centrale, où un pédalier leur fut à chacun attribué.

*

Bien sûr, un homme se cache derrière tout ça : c'est Joe. Il se prénomme Jonathan, mais tout le monde l'appelle Joe, depuis la maternelle.

Joe a quarante ans, il a vécu le Souffle. À l'époque, il habitait Biarritz. Il avait à peine vingt ans, venait d'empocher un BTS Force de vente, possédait le lancer de javelot le plus puissant de toute la région Sud-Ouest et avait demandé la main d'Anne-Marie.

Pendant le vin d'honneur du mariage, le nuage bleu est apparu. Il ondoyait sur le golfe de Gascogne comme un drap suspendu au vent. On le trouvait beau, bien qu'étrange. Il arrivait. Certains ont hurlé, la terreur dans la voix : « Voici le Souffle terrible ! », mais très peu étaient disposés à croire les sornettes qu'on avait racontées à la télévision. On buvait du champagne, on picorait des petits-fours, on devisait dans les majestueuses allées du château de location.

Tout à coup, Anne-Marie, dans sa robe blanche, s'est mise à fumer de la tête. Elle sentait l'œuf. Joe a essayé de la prendre dans ses bras, mais elle l'a fui en hurlant et se débattant contre un assaillant invisible. Puis, lui courant après, il s'est aperçu que son épouse n'était pas la seule : tout le monde fumait plus ou moins, et la panique avait gagné les pelouses. On hurlait dans tous les coins, certains détalait, d'autres ou les mêmes tombaient et roulaient par terre, et dévalaient les pentes d'herbe fraîche, et l'air devenait jaunâtre, chargé d'une odeur d'œuf. Des enfants qui étaient allés jouer dans un labyrinthe de haies se sont mis à fumer également. On ne voyait plus d'eux que l'exhalaison jaunâtre qui planait au-dessus des haies, d'où partaient des cris étouffés. Le ciel est devenu bleu roi, le nuage bleu roi a roulé dans le parc du château et emporté toutes les âmes, y compris celle d'Anne-Marie, qui s'est jetée dans l'océan. Toutes les âmes se sont envolées, sauf celle de Joe, qui lui est resté assis sur une chaise de jardin, la tête dans les mains.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2012. N° 105506 (00000)
Imprimé en France